

« UBU ROI » AU TAMPON

Un retour aux sources ?

« Le dramaturge, comme tout artiste, cherche la vérité, dont-il y a plusieurs. Et comme les premières aperçues ont été reconnues fausses, il est vraisemblable que le théâtre de ces dernières années a découvert — ou créé ce qui est tout un — plusieurs points de l'éternité nouveaux. Et quand il n'a pas découvert, il a retrouvé et recompris l'antique ».

Pour moi, qui ai eu le privilège d'assister à quelques répétitions



Ubu et la cafrine.

d'Ubu Roi au théâtre du Tampon, cette phrase de Jarry (« douze réflexions sur le théâtre ») situe la perspective dans laquelle travaille le groupe d'Emmanuel Genvrin. Recomprendre et retrouver l'antique, c'est-à-dire le masque, mais aussi dépasser les limites : « l'acteur devra substituer à sa tête, au moyen d'un masque l'enfermant, l'effigie du personnage, laquelle n'aura pas, comme à l'antique, caractère de pleurs ou de rires (ce qui n'est pas un caractère) mais caractère du personnage : l'avare, l'hésitant, l'avidement entassant les crimes » (de l'inutilité du théâtre au théâtre).

Ainsi Emmanuel respecte-t-il la pensée de Jarry et adhère-t-il pleinement à sa conception du théâtre.

Les masques sont réussis, « hénaurmes » ; les acteurs, les races disparaissent et devant nous s'agitent et crient les tyrans (Ubu, Venecelas...) mais aussi les cupides (Mère Ubu, capitaine Bordure). Ils sont ce qu'ils expriment, le cercle éternel des « phynances » et de la

mégalomanie. Mais je retrouve aussi la chaleur du groupe, la communion humaine de l'entreprise théâtrale.

Emmanuel veut que s'efface le metteur en scène ; « c'est à l'acteur, dit-il, de jouer, d'occuper la scène, de filer sur le canevas que constitue la pièce, sur le texte devenu prétexte, les pantalonades dignes de la Commedia del arte.

Je ris, les enfants venus là aussi, on rit mais on travaille, et la spontanéité recherchée exige des heures et des heures de répétitions. A cela s'ajoutent les inévitables drames et tensions d'une troupe embarquée sur la galère : défections, retour des âmes déçues, les angoisses des finances en partie atténuées par la M. J. C., ce que connaissent toutes les troupes amateurs.

Les costumes sont simples : toiles, gonis, raphia ; du « fait-main » avec des matériaux de récupération.

Le décor : des caisses, une immense toile en goni (soboriz, Durban, Bostwana, corn.). C'est à la fois le décor du théâtre élisabéthain où l'on usait de l'écrêteau, et l'ambiance du port de la Pointe-des-Galets.

Eclairage : la dimension essentielle que ne possédait pas le théâtre antique, élément indispensable au théâtre d'aujourd'hui.

Retour aux sources encore avec Jarry et Ambroise Vollard, l'Ubu colonial qui vit encore aux archives départementales, bien poussièreux mais révélateur de l'intérêt que portaient les pataphysiciens au créole, dans le plus pur style des « Impressions d'Afrique » de Raymond Roussel. « Il semble d'abord que le théâtre soit une fête civique » dit Jarry. Emmanuel espère que ce sera une fête tout court sur scène et dans la salle : chants, danses, « coup de pied au cul » et le rythme avec l'ensemble de Firmin Viry qui accompagne le jeu.

Retour aux sources, retour à l'africanité ? Comme l'ont souhaité certains membres de la troupe. Parions comme le dit Jarry « qu'il n'y aura pas d'étoiles mais une homogénéité de masques, dociles silhouettes. « Sans être nouvelle, la perspective choisie par Emmanuel et la troupe apporte une fa-

cette de plus au théâtre produit à la Réunion.

La vérité du grotesque

« Maintenir une tradition même valable n'est-ce pas atrophier la pensée qui se transforme dans la durée ; n'est-il pas insensé de vouloir exprimer des sentiments nouveaux dans une forme conservée ? » (A. Jarry).

Même si Emmanuel pense que le théâtre sans masques n'est que perversion, qu'il y a eu Molière parce que il y avait eu « les Italiens », qu'il y a eu les Italiens parce que Aristophane avait existé, on ne voit guère comment Ubu eût pu être représenté autrement, d'autant que la fable prend aujourd'hui tout son sens. Ubu, dit Catulle Mendès est fait « de l'éternelle imbécillité humaine, de l'éternelle luxure, de l'éternelle goinfrerie, de la bassesse de l'instinct érigée en tyrannie, des pudeurs, des vertus, du patriotisme, et de l'idéal des gens qui ont bien dîné. « Même si Emmanuel pense que ce message-là n'est pas le plus important, les personnages sont



En voguant vers l'île...

tous ubuesques, tous sont des excroissances d'Ubu, des Bokassa, des Pol-Pot, avec des relents d'intolérance religieuse et politique parfumés de l'éther des asiles psychiatriques. Il est sûr que l'on n'aime guère voir représenter en face de soi « son double ignoble » ; et pourtant nous sommes tous concernés quand nous ne sommes pas complices.

Avant de faire le bilan, de jeter un regard critique, attendons les rendez-vous des 8, 11, 13 décembre, pour apprécier la troupe d'Emmanuel Genvrin, décidée à nous convaincre.

Christian Millot